



L'uniforme militaire au XIX^e siècle : une fabrique du masculin

The military uniform in the XIXth century: a factory of the male

Odile Roynette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10887>

DOI : 10.4000/clio.10887

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 109-128

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Odile Roynette, « L'uniforme militaire au XIX^e siècle : une fabrique du masculin », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 36 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10887> ; DOI : 10.4000/clio.10887

L'uniforme militaire au XIX^e siècle : une fabrique du masculin

Odile ROYNETTE

Dans son article du *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* consacré à l'uniforme, Pierre Larousse enregistrait la diffusion dans la langue française de la place acquise en cette fin de siècle par la tenue dans la définition de l'identité militaire. Deux expressions, « endosser l'uniforme », c'est-à-dire devenir soldat, ou, à l'inverse, « quitter l'uniforme » et se retirer du service militaire, matérialisaient dans le vocabulaire l'identification établie entre une condition sociale, en passe de devenir exclusivement masculine¹, et un ensemble d'objets matériels revêtus par ceux qui servirent sous les drapeaux, volontairement ou sous l'empire de la contrainte.

Or cette identification, comme l'ont montré les travaux pionniers de Daniel Roche², a une histoire qui interroge en profondeur les sociétés dont elle fut le théâtre. Apparu en France au milieu des années 1660 dans le sillage d'une consolidation de la monarchie absolue, dont il forme bien plus qu'un détail anecdotique, l'uniforme s'inscrit comme un objet à la croisée de l'histoire politique, sociale et culturelle des États qui l'imposent à leur armée. Il renseigne non seulement sur les relations entre le pouvoir civil et la société militaire, sur le degré de militarisation des sociétés, mais il offre également une voie d'accès à la compréhension de l'expérience corporelle du combat³. C'est donc au cœur du monde militaire qu'il introduit l'historien, puisque, en tant que « fait social total », comme le suggérait plus largement Nicole Pellegrin

¹ Voir Lynn 2008, Steinberg 2001, Godineau 2004 et Mihaely 2005.

² Roche 1989 : 211-244.

³ Audoin-Rouzeau 2008 : 259-261.

à propos du vêtement⁴, il révèle le fonctionnement d'un groupe dans lequel – c'est l'hypothèse qui fonde cette contribution – les processus de construction de la différence sexuée passent, notamment, par le langage vestimentaire. Au XIX^e siècle, l'armée n'est pas la seule institution à imposer l'uniforme à ses représentants et de nombreux détenteurs masculins de l'autorité publique, qu'ils fussent magistrats, avocats, agents de police, gardes forestiers, employés des douanes, s'en revêtent pour manifester l'ordre dont ils sont les garants. Pour autant, l'armée constitue alors un laboratoire des modèles de la masculinité et l'uniforme un des lieux où s'exprime et se construit la différence sexuée. Étudier ses transformations et les enjeux qui les sous-tendent au cours du XIX^e siècle semble d'autant plus pertinent que, dans les pays qui adoptent le service militaire obligatoire, le port de l'uniforme devient une expérience sociale communément partagée, au moins parmi les hommes.

Comment l'historien parvient-il à saisir les éléments constitutifs de cette culture matérielle qui échappe en partie au discours ? De quelles sources dispose-t-il pour reconstituer la manière dont l'uniforme fut investi par les soldats de fonctions qui dépassaient très largement la simple protection du corps ? Comment retrouver les impressions que le port de l'uniforme produisait sur autrui ? Questions très vastes, à dire vrai, auxquelles nous chercherons bien sûr à répondre, mais qui feront aussi l'objet de pistes de réflexion pour des recherches plus approfondies.

L'uniforme, ce premier entour du corps militaire

Avant l'arme, c'est l'uniforme qui constitue le premier élément matériel avec lequel le jeune soldat entre en contact lors de son arrivée sous les drapeaux. À la nudité première imposée à la recrue lors des opérations de sélection physique qui précèdent l'incorporation – en France le dénudement devant des membres du conseil de révision, revêtus quant à eux d'un uniforme (gendarmes, médecin militaire, intendant), reste intégral pendant tout le XIX^e siècle et forme une des dimensions, hautement dévirilisante, de cette

⁴ Pellegrin 1993.

première épreuve initiatique⁵ – succède la remise au magasin d'habillement des vêtements civils en échange des effets militaires, vêtements, chaussures et coiffure, première étape vers la transformation de la recrue en soldat.

Cette nouvelle enveloppe corporelle, l'historien peut en décrire la nature et ses transformations grâce à l'uniformologie, cette spécialité, apanage des collectionneurs, que le chercheur en sciences sociales tend encore à considérer avec condescendance, alors qu'elle constitue une base indispensable à toute réflexion plus large⁶. Il peut aussi se tourner, notamment à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, vers les descriptions laissées par les médecins qui firent de l'habillement une des catégories à part entière de l'hygiène militaire. Nous privilégierons dans un premier temps ces textes qui, ordonnés par une logique médicale soucieuse de bien-être et de fonctionnalité, révèlent souvent, en creux, la présence d'autres systèmes de représentations, ceux des soldats et des combattants, qui obéissent à une rationalité différente dont l'uniforme constitue un révélateur.

Pour les médecins, la question de l'uniforme comporte deux dimensions, celle du visible et celle de l'invisible, qui se répondent l'une l'autre, tant elles semblent investies, à leurs yeux, d'usages antithétiques. L'invisible, c'est avant tout le linge de corps qui, en France au début de la Restauration, se résume à trois chemises, à deux paires de bas, à trois paires de guêtres pour retenir un pantalon qui descend jusqu'aux malléoles et à deux mouchoirs⁷. Cette première

⁵ Même si la pratique du huis clos à partir de 1873 est censée en atténuer la brutalité. Voir Roynette 2000 : 189-198. Notons que la nudité n'était pas intégrale partout, notamment dans l'armée allemande à la même époque. Sur l'aptitude physique et sa mesure en Europe avant la Première Guerre mondiale, voir Hartmann 2011.

⁶ Voir Roche 1989 : 212. Pour la France la source la plus importante est le *Carnet de la Sabretache*, revue d'histoire militaire spécialisée dans l'uniforme, fondée en 1893 par le général Joseph-Émile Vanson. Elle paraît, avec une interruption pendant la Première Guerre mondiale, jusqu'en 1970, puis, sous différents titres (*La gazette des uniformes* puis *Uniformes : le guide du collectionneur et de la reconstitution*) jusqu'à aujourd'hui.

⁷ Roche 1989 : 222. Au début de la Restauration, le seul changement majeur dans l'infanterie est le passage de la culotte courte tenue par des guêtres qui

strate, les médecins, amenés lors des visites médicales et des soins portés aux soldats à l'approcher de plus près, en dénoncent pendant tout le siècle la malpropreté, tout en s'efforçant d'inculquer aux hommes de nouvelles pratiques d'hygiène qui rencontrent des résistances, riches de sens pour notre sujet. Du côté des progrès, il faut ranger avant la guerre de 1870-1871 l'ajout parmi les effets réglementaires du caleçon⁸ permettant d'isoler du pantalon la partie médiane du corps, notamment les organes génitaux, ainsi que le port, venu de l'armée coloniale prescriptrice dans le domaine vestimentaire, de la ceinture de flanelle servant à maintenir l'abdomen, particulièrement en campagne. Après ce conflit, les améliorations apportées au linge de corps dans l'armée française sont minimales : on peut citer l'octroi de deux serviettes de toilette, qui évitent désormais aux hommes de s'essuyer avec leurs draps⁹. Mais les chaussettes, réclamées de longue date pour protéger les pieds du froid et des excoirations alors qu'elles sont réglementaires dès la fin du XIX^e siècle dans l'armée allemande ou dans l'armée britannique, sont toujours absentes du paquetage du soldat français en 1914.

Les rapports des hommes avec ce qui recouvre leur peau tout en demeurant invisible à l'œil nu demeurent empreints, selon les médecins, d'une négligence condamnable. Négligence des soldats eux-mêmes, qui, en garnison, se contentent volontiers du blanchissage hebdomadaire effectué moyennant une retenue sur leur solde, alors que la qualité de celui-ci laisserait grandement à désirer. Encore ce blanchissage ne concerne-t-il que les effets réglementaires et non ceux dont le soldat se dote à titre personnel, pour mieux se protéger du froid notamment. Ainsi du tricot et du gilet de flanelle d'un usage répandu au cours du XIX^e siècle, mais dont l'entretien, laissé au bon vouloir des soldats, demeure de ce fait très aléatoire selon le docteur Alphonse Laveran¹⁰. L'introduction progressive de

remontaient jusqu'au-dessus du genou au pantalon qu'une bride en étrier retient sous le pied.

⁸ Son usage fut introduit dans l'armée française au XVIII^e siècle par M. d'Argenson. Voir Quicherat 1875 : 586.

⁹ Vaidy 1818 : 35.

¹⁰ Laveran 1896 : 410.

l'usage des bains chauds dans les casernes françaises à partir de 1879 contribue probablement, en raréfiant la crasse, à améliorer la propreté du linge de corps en temps de paix¹¹. Mais elle ne révolutionne pas une situation fondée sur une longue insouciance à l'égard de l'hygiène corporelle. Celle-ci s'inscrit à la croisée des usages civils, distants à l'égard des nouvelles normes de salubrité, notamment dans les milieux populaires dont sont issus beaucoup de soldats, et des usages militaires qui, nous le verrons, privilégient avec insistance, au grand dam des médecins, l'apparence immaculée d'un uniforme porté, et plus encore, offert au regard de l'autre.

Non que le corps médical ne dispose d'aucune influence sur son évolution au cours du XIX^e siècle. Toutefois, les principales transformations de l'apparence dans les armées européennes de ce temps sont tributaires des évolutions de l'activité de combat qui rejoignent parfois les préoccupations des hygiénistes, sans que jamais celles-ci l'emportent sur celles-là, ou seulement de manière marginale. Au premier rang de ces évolutions figure l'exigence de mobilité du combattant, accrue à partir des années 1840 en Europe avec l'augmentation de la puissance de feu de l'infanterie et de l'artillerie qui modifie les pratiques corporelles¹². Elles contraignent à un éparpillement sur le champ de bataille, entravé par certaines parties de l'uniforme qui recouvrent toujours le corps combattant pendant la première moitié du XIX^e siècle. L'infanterie française, par exemple, conserve jusqu'au début des années 1840 l'habit-veste hérité de l'ancien habit à revers porté par toutes les troupes, à l'exception de l'artillerie, à la fin de l'Ancien Régime. Fermé sur toute sa longueur par une rangée de boutons, plaqué sur le tronc par le baudrier du sabre ou les banderoles des gibernes, suffisamment long pour entraver le soldat dans la manœuvre du tir couché ou à genoux, il était en outre resserré, dans sa partie supérieure, par un col haut et dur susceptible d'engendrer des congestions létales. En garnison, un soldat expérimenté savait qu'un jour de revue il devait relâcher son col jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur, faute de quoi il s'exposait, comme les recrues qui endossent la grande tenue pour la première fois, à

¹¹ Roynette 2000 : 158-162.

¹² Audoin-Rouzeau 2006 : 284-291.

tomber sans connaissance au milieu de ses camarades¹³. En 1843, l'abandon de l'habit pour la tunique longue à une seule rangée de boutons, d'abord à titre expérimental en Afrique¹⁴, l'adoption du ceinturon et la disparition du col rigide au profit d'une cravate souple de coton bleu à la fin des années 1860, contribuent à libérer quelque peu la partie haute d'un corps dont la verticalité était encore accrue par la coiffure. Le shako, cône de feutre avec un fond évasé dont la hauteur permettait à un fantassin de la Restauration d'y placer toutes sortes de menus objets (portefeuille, pipe, tabac, briquet, mouchoir, couteau, cuiller et fourchette¹⁵) gardés ainsi à portée de main, est légèrement réduit en poids comme en taille au cours des années suivantes. Mais il atteint encore une dizaine de centimètres et 500 grammes avec coiffe et pompon au début des années 1870¹⁶, avant d'être remplacé par le képi en 1873. Les membres inférieurs du fantassin, couverts à partir de 1812 du pantalon, sont eux aussi plus libres qu'ils ne l'étaient avec la culotte retenue par des guêtres portées jusqu'au genou. Néanmoins, pendant les deux premiers tiers du XIX^e siècle, notamment en France, la silhouette du soldat reste étroitement façonnée, redressée par une armature de tissu à valeur disciplinaire et coercitive. Dans les autres armes, il en va de même, par exemple dans la cavalerie où le haut du corps, sanglé dans une tunique ou dans un veston plus court, le dolman, dans l'artillerie, le train des équipages et la cavalerie légère, dessine étroitement la taille. Quant aux membres inférieurs, ils sont recouverts d'un pantalon, basané entièrement doublé de cuir jusqu'au bassin, et de bottes. Amélioration saluée par les médecins, la hauteur de la doublure de cuir est toutefois limitée au genou au début des années 1870, au moins dans la cavalerie française. La stature est encore rehaussée par une coiffe qui protège contre le choc des armes – un casque en acier pour les cuirassiers, en cuivre pour les dragons – mais qui, prolongée par un cimier très haut,

¹³ Garnier-Leteurrie 1845 : 28.

¹⁴ Décision prise par la commission dirigée par le maréchal Soult. Voir l'article « Uniforme » dans *Dictionnaire militaire* 1894-1911 : 3140.

¹⁵ Vaidy 1818 : 29. Il parle à son propos d'un « réceptacle d'ustensiles et d'immondices ».

¹⁶ Morache 1873 : 760.

confère surtout au cavalier une allure imposante. L'allongement de la silhouette construit un corps susceptible d'impressionner l'adversaire lors d'un affrontement qui, jusqu'aux années 1860, met encore en présence, sinon en contact, les combattants.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, une priorité supplémentaire, celle de l'invisibilité, structure les principaux débats sur ce paraître, et, dans une certaine mesure, ses évolutions concrètes. Comme le souhaitait le médecin Georges Morache au début des années 1870, le véritable uniforme du soldat devra, sans être encombrant, le protéger des intempéries, mais aussi « de par sa nuance le rendre moins apparent aux coups de l'ennemi »¹⁷. Vœu qui se heurte alors au primat des étoffes de couleur voyante héritées d'un temps où il convenait d'être aisément repérable sur le champ de bataille, et non l'inverse¹⁸. En France, l'infanterie est revêtue de l'habit bleu foncé depuis 1793, puis du pantalon garance à partir de 1829. Au Royaume-Uni, le bleu et le rouge sont les couleurs dominantes, un rouge écarlate très voyant pour la tunique, tandis que le blanc et le bleu clair l'emportent en Autriche, le vert et le gris en Prusse et en Russie.

Les recommandations de Morache s'appuient sur des travaux scientifiques menés dès la fin du XVIII^e siècle au Royaume-Uni sur la puissance absorbante des principales couleurs exposées aux rayons du soleil. Elles sont prolongées en France par Paul-Jean Coulier qui, en 1858, met en relation couleur et nature de l'étoffe, les tissus de coton clair s'avérant plus efficaces contre l'échauffement produit par les rayons solaires et donc plus adaptés aux pays chauds, alors que le drap de couleur foncé est plus adéquat pour les climats froids ou tempérés¹⁹. La diffusion des armes à longue portée donne à cette question une importance accrue au cours des années 1860. En France, les expériences menées par le médecin-inspecteur Trifaud, par Jules Gérard ou par l'armurier Devismes permettent un peu avant la guerre de 1870 d'établir des mesures précises de la visibilité des différentes couleurs en fonction de la distance et établissent une échelle de dangerosité partant du gris et du brun pour les couleurs les moins

¹⁷ Morache 1873 : 753.

¹⁸ Audoin-Rouzeau 2008 : 259.

¹⁹ Coulier 1858.

voyantes, en passant par le bleu foncé, le rouge et le blanc²⁰. Pour autant, ces résultats, diffusés dans les milieux scientifiques européens, ne provoquent pas partout les mêmes réactions. Avant 1870, les troupes autrichiennes, allemandes, espagnoles et italiennes abandonnent la plupart des couleurs voyantes, sauf dans la cavalerie légère qui demeure un temple des traditions²¹. Après cette date, c'est l'armée allemande qui se conforme le plus scrupuleusement aux nouvelles injonctions. À la veille de la Première Guerre mondiale, des couleurs neutres (le vert-brun pour les chasseurs et les tirailleurs et le gris-brun pour les autres armes), des étoffes de même nature pour la tunique, le col, les garnitures et les épaulettes sont adoptées qui forment l'interprétation la plus minimaliste de ce temps²². En revanche, les armées française et britannique résistent davantage au changement, même lorsque l'usage à la fin du XIX^e siècle des poudres sans fumée confère à l'invisibilité un surcroît d'urgence²³. En France, les critiques des médecins à l'encontre du pantalon rouge, de la tunique bleue ciel des chasseurs et des hussards, des collets de couleur vive, du képi rouge du fantassin, du couvre-nuque blanc adopté dans les pays chauds ou des nombreuses pièces métalliques des uniformes demeurent lettre morte et en Angleterre, la tunique écarlate qui, ironise Laveran, « donne une très belle note sur les gazons de Hyde-Park, mais qui aurait des inconvénients sérieux en temps de guerre »²⁴ reste indéradicable, même si l'uniforme kaki est adopté en campagne. Interpréter, comme le font les médecins, ces permanences comme des survivances, établir un partage de ces pratiques vestimentaires entre archaïsme et modernité, deux catégories étrangères au monde dans lequel et pour lequel elles ont été créées, risquerait de conduire l'historien au contresens. Mieux vaut, selon nous, adopter une démarche compréhensive et restituer au vêtement son pouvoir heuristique. Au XIX^e siècle, l'adéquation entre l'être et le paraître demeure essentielle et l'habit signifie beaucoup de

²⁰ Morache 1873 : 757.

²¹ *Ibid.*

²² Lemoine 1911 : 361.

²³ Comme celle utilisée par le fusil français Lebel en usage à partir de 1886 en France.

²⁴ Laveran 1896 : 409.

celui qui le porte. Dans la société militaire, laboratoire des modèles de la masculinité, l'uniforme, sa composition, son port et son entretien révèlent non seulement un statut et une fonction, mais aussi une identité masculine construite et exhibée.

L'uniforme porté : expériences et représentations

Rappelons la puissante attraction exercée sur les hommes ordinaires par la beauté des uniformes qui jouait sous l'Ancien Régime un rôle non négligeable dans la levée des recrues. Dans un monde dominé par « la grisaille des habits rustiques aux couleurs de la glèbe et des saisons »²⁵, la polychromie des étoffes, plus marquée dans la cavalerie que dans l'infanterie, tranchait avec la fadeur de l'habillement en milieu populaire, voué au terne, au rugueux, au délabré²⁶ et contribuait, dans une mesure difficilement appréciable, à accepter l'enrôlement. Dans ses souvenirs, Xavier Vernière, enrôlé volontaire dans l'infanterie de ligne en 1791, décrit avec enthousiasme l'excitation dans laquelle le plongeait le port de son premier uniforme composé de l'habit blanc, qui lui donnait « quelque chose d'assez distingué »²⁷. Au XIX^e siècle, alors que la consommation vestimentaire en milieu populaire reste réduite²⁸, l'uniforme contraste avec la vêtue ordinaire du travailleur de la terre ou de l'artisan habitué à la blouse bleue. Le vocabulaire argotique s'empare d'ailleurs de cette différence. Il identifie, vers 1840, la recrue qui ne sait pas encore porter l'uniforme avec la couleur bleue de la blouse civile²⁹ et révèle ainsi la place essentielle accordée à la maîtrise de l'apparence dans les apprentissages imposés au soldat.

Le « bleu », en effet, ignore tout des règles vestimentaires en usage dans le monde d'hommes qu'il rejoint. L'une des difficultés majeures de la période initiatique dite des « classes » tient à cet apprentissage qui bouleverse l'*habitus* civil. La recrue reçoit un nombre d'effets important, qui, ajoutés aux différentes parties de l'équipement et à

²⁵ Roche 1989 : 211.

²⁶ Pellegrin 1993 : 87.

²⁷ Xavier Vernière, *Cahiers d'un volontaire de 1791*, s.d., témoignage cité par Nicole Pellegrin 1989 : 181-182.

²⁸ Perrot 1981 : 92-99.

²⁹ Roynette 2004 : 41.

l'armement, la laissent désemparée. Elle doit d'abord apprendre à les ranger dans l'espace restreint de la chambrée, préalable indispensable à l'apprentissage des règles du port de l'uniforme. Ainsi existe-t-il un ordre rigoureux pour placer ses effets sur la planche à bagages disposée au-dessus de son lit. La tunique « pliée en deux, la doublure au dehors »³⁰ vient la première, suivie par les pantalons, la veste pliée en deux, la capote pliée en quatre, doublure apparente, puis la musette, le sac avec le linge de corps, la trousse et les effets de petite monture. Enfin, le shako et le bonnet de police séparent les effets de chaque homme. Dans la cavalerie, l'opération est plus complexe encore en raison du nombre élevé d'effets (pas moins de quinze pour l'habillement et le petit équipement), le moment le plus redoutable étant celui du pliage du très long manteau de cavalerie susceptible d'accaparer deux, voire trois hommes³¹. En ce sens, l'uniforme produit une nouvelle économie corporelle qui engendre de la discipline. Son entretien incessant, notamment en garnison où il est hautement codifié, s'inscrit aussi dans cette logique.

Le nettoyage et l'astiquage des différentes composantes de l'uniforme font partie du processus d'assujettissement de la recrue au nouvel ordre militaire. Il commence par une confrontation des hommes à l'inversion des rôles traditionnellement dévolus à chaque sexe. Prérrogative féminine dans la vie civile, l'entretien des effets est laissé à la charge du soldat et forme une expérience, sinon dévirilisante, du moins fortement déstabilisante, qui contribue à l'abatement des premiers mois. Hormis le linge de corps confié aux blanchisseuses, les hommes doivent entretenir eux-mêmes leurs effets sous peine de punition et, en campagne, cette tâche leur incombe en totalité. Chaque matin et au retour des exercices, les effets doivent être dépoussiérés, raccommodés si besoin est, nettoyés à l'aide d'alcali dilué dans l'eau pour les taches de graisse. Les parties des vêtements qui, comme le collet et les parements, sont en contact direct avec le corps doivent être lavés avec soin, de même que les doublures de la tunique, de la veste ou de la capote, préalablement retournées, endossées par un camarade,

³⁰ *Manuel du soldat* 1872 : 9.

³¹ *Manuel du cavalier* 1879 : 23.

savonnées et lavées à grande eau puis séchées³². Les cuirs et les parties métalliques des chaussures, de l'équipement, pour ne rien dire de l'armement, sont soigneusement astiqués pour retrouver leur éclat. Les textes prescriptifs multiplient les indications susceptibles d'aider les jeunes soldats dans l'acquisition de gestes qui absorbent de longues heures, tout particulièrement au sein de la cavalerie où « l'astiquage s'élève à la hauteur d'une institution »³³ dans l'armée française, mais aussi dans l'armée britannique, où le fourbissage (le *bull*) est très contraignant. Car si l'instruction permet la reconquête d'une nouvelle virilité fondée sur l'autonomie, elle est aussi porteuse d'une discipline corporelle induite par les gestes nécessaires au port et à l'entretien de l'uniforme. Jules-Étienne Quicherat rapporte à cet égard une anecdote très révélatrice. Lors des premières années de la Révolution, la distribution aux troupes d'un pantalon à raies en raison d'une pénurie de drap blanc suscite les plus vives réticences chez les officiers inquiets du relâchement disciplinaire que pourrait susciter la trop grande commodité du pantalon. Celui-ci, écrit-il, « déplaisait aux chefs de corps qui lui trouvaient un air de négligence, et qui craignaient qu'il n'habitât les soldats à la paresse. En effet, il leur aurait épargné le temps qu'ils mettaient à boutonner les vingt-quatre boutons de leurs guêtres. Les idées ne sont plus les mêmes. Aujourd'hui on recherche l'aisance du soldat ; alors on s'inquiétait surtout de sa prestance, et l'on ne trouvait pas mauvais qu'il en coûtât pour l'obtenir. L'idée de souffrance était inséparable de celle de discipline »³⁴. Producteur de discipline, l'entretien de l'uniforme se doit d'être entièrement assumé par la recrue qui peut seulement s'en défaire au terme de l'instruction individuelle, lorsqu'elle est considérée comme suffisamment autonome pour avoir recours aux services d'un camarade. Encore s'agit-il d'une tolérance, plus facilement octroyée, semble-t-il, à la fin du XIX^e siècle lorsque, en France à tout le moins, le service militaire se démocratise et se raccourcit. Dans son guide pratique publié en 1911, le journaliste Pierre Desclaux fournit des indications sur les tarifs en vigueur pour quelques réparations élémentaires. Trente à cinquante centimes sont

³² *Manuel du soldat* 1872 : 35.

³³ Morache 1873 : 773.

³⁴ Quicherat 1875 : 646.

nécessaires pour le lavage d'une tenue d'exercice, vingt-cinq à cinquante centimes pour la mise d'un fond de pantalon selon la nature de l'étoffe, vingt à trente centimes pour le rapiécage d'un bourgeron³⁵.

La contrainte vestimentaire est encore renforcée, en temps de paix, par une codification de la tenue en fonction des différents moments de la journée et de l'année d'instruction. Héritée des réformes de la fin du XVIII^e siècle marquées par une accentuation de l'emprise disciplinaire sur les soldats³⁶, elle prévoit encore à la fin du XIX^e siècle quatre tenues différentes : la tenue de corvée, la tenue d'exercice, la grande tenue portée les dimanches et les jours de fête et enfin la grande tenue de service, de mise lors des revues, des escortes d'honneur et des gardes avec port de l'équipement complet. À cet ensemble déjà complexe, il faut adjoindre la tenue de campagne revêtue pour les manœuvres ou en cas de mobilisation. Une journée ordinaire comporte au moins un changement complet de tenue, parfois deux selon les ordres donnés par les officiers, en sorte que l'uniforme dicte sa propre temporalité, ordonne le rapport des hommes à un temps qui leur échappe très largement. De ce point de vue, les jours de revue sont les plus difficiles et suscitent chez les soldats un surcroît d'inquiétude, révélateur du degré d'intériorisation des nouvelles normes corporelles.

L'uniforme n'est pas seulement revêtu, il est aussi porté en fonction de représentations d'un idéal masculin que le soldat doit incarner, voire sublimer. Les textes prescriptifs fourmillent de détails sur le maintien exigé d'un bon soldat. Au début des années 1870, ils insistent toujours sur la maîtrise de la géométrie corporelle qui privilégie la verticalité et la droiture. Ainsi des recommandations sur le port du shako :

placé droit et d'aplomb de manière que le milieu de la visière corresponde à la ligne du nez ; les jugulaires, lorsqu'elles sont placées sous le menton, sont en arrière des joues et attachées court, la boucle à hauteur de l'extrémité inférieure de l'oreille droite³⁷.

³⁵ Desclaux 1911 : 91.

³⁶ Réformes de Choiseul et du comte de Saint-Germain.

³⁷ *Manuel du soldat* 1872 : 20.

Ces accessoires, mais aussi les différentes pièces de l'uniforme, épousent la silhouette et accentuent sa rigidité. Ainsi de la tunique et de la veste « boutonnées dans toute leur longueur et tirées en bas pour emboîter les hanches et ne former aucun pli », du pantalon « monté de manière à ne pas faire de pli sur le cou-de-pied et à laisser voir les trois derniers boutons de la guêtre » ou de la cravate « suffisamment serrée » pour ne pas laisser apercevoir la chemise³⁸. Ce gainage a pour objet de valoriser les différentes parties du corps, de les mettre en adéquation avec les normes de la beauté virile qui privilégient notamment l'ampleur de la poitrine, la robustesse des membres inférieurs, la souplesse de la taille, l'absence d'embonpoint et la compacité des chairs³⁹. De trop rares témoignages révèlent les efforts que certains hommes acceptent de consentir pour se conformer à cet archétype viril. Celui de Jean-Roch Coignet par exemple. Il confie dans ses souvenirs dissimuler ses mollets trop maigres sous plusieurs paires de bas agrémentés de faux mollets qu'il a honte de montrer à sa maîtresse⁴⁰. Quelques décennies plus tard, Georges Morache remarque, non sans le déplorer, que beaucoup d'hommes portent encore leur ceinturon très serré afin « de faire valoir leur taille »⁴¹ et qu'ils s'imposent de lourdes dépenses pour faire rembourrer leur tunique grâce « à ces énormes plastronnages que les tailleurs militaires devaient introduire sous la doublure pour avantager le soldat, pour donner à sa poitrine cet aspect rebondi que l'on s'imaginait agréable à l'œil »⁴². L'uniforme fabrique bien du masculin, mais un masculin construit en partie en trompe-l'œil pour masquer d'éventuelles défaillances viriles. Or, en France tout particulièrement où le service égalitaire des années 1905-1914 draine sous les drapeaux davantage d'hommes de santé fragile⁴³, ces écarts sont plus fréquents que naguère. Derrière les apparences, c'est un corps beaucoup plus fragile qui se cache, même s'il est peu ménagé. Révélatrice à cet égard

³⁸ *Manuel du soldat* 1872 : 20.

³⁹ Corbin 2011 : 15-18 et Roynette 2003.

⁴⁰ Coignet 1968 : 184.

⁴¹ Morache 1873 : 765.

⁴² *Ibid.* : 763.

⁴³ Roynette 2003.

est la remarque de Pierre Desclaux lorsqu'il invite les jeunes recrues à porter leur ceinture de flanelle en dépit des lazzis susceptibles de provoquer parmi les anciens cette précaution jugée trop efféminée⁴⁴. L'essentiel, dans la logique de l'institution militaire, est donc l'exhibition du corps viril que l'uniforme met en valeur aux yeux de ceux, et plus encore, de celles qui le regardent.

L'uniforme sous le regard de l'autre

Est-ce un hasard si, jusqu'en 1914, l'idée d'un uniforme féminin reste transgressive et que les représentations de la femme en habit militaire renvoient une image profondément dévalorisante de celle-ci ?⁴⁵ Porteuse d'un « trouble dans le genre », cette iconographie, qui mériterait une étude plus systématique, dit en creux la place alors acquise par l'uniforme dans la valorisation d'une virilité qui s'identifie avec la virilité guerrière⁴⁶.

À l'extrême opposé, se situent toutes les images qui représentent le soldat en uniforme et qui valorisent le corps viril ainsi paré pour plaire à ceux et à celles qui le contemplent. Parmi celles-ci⁴⁷, les photographies occupent au XIX^e siècle une place de choix. Les historiens ont de longue date souligné la place de la photographie dans le désir d'individuation croissant au XIX^e siècle⁴⁸. Le second Empire, à cet égard, marque un tournant avec l'invention en 1851 de l'enregistrement instantané, puis, trois ans plus tard, du portrait format carte de visite par Disdéri qui permet une vaste démocratisation de ce dernier. L'image de soi, ainsi banalisée, engendre une nouvelle perception de l'identité corporelle, travaillée, modifiée même, grâce à la possibilité de la retouche qui facilite

⁴⁴ Desclaux 1911 : 5-6.

⁴⁵ Bard 2010 : 55-58 et 147-153. La carte postale « La femme officier », datée du début du XX^e siècle et reproduite dans le cahier iconographique central, identifie sans ambiguïté la femme qui porte le pantalon garance, les épaulettes et un petit shako, à une prostituée.

⁴⁶ Audoin-Rouzeau 2011.

⁴⁷ Elles comprennent aussi les dessins, les lithographies et, largement diffusées à la Belle Époque, les cartes postales, notamment les cartes à thème militaire. Voir Huss 2000 : 26-31.

⁴⁸ Corbin 1987 : 420-426.

après 1860 une érotisation corporelle. Or, les militaires, officiers et hommes de troupe, deviennent de grands consommateurs de photographies, non seulement en raison de la modicité croissante de leur coût – un portrait instantané dans une baraque foraine ne coûte que trente centimes à la Belle Époque –, mais aussi parce qu'elles permettent de témoigner de leur adéquation aux codes virils. Avec la généralisation du service militaire, le jeune homme se doit de paraître en uniforme et d'offrir à ses parents un portrait qui viendra orner une des pièces de la maison ou l'album de famille. De ce point de vue, l'expérience de Louis-Ferdinand Destouches, bien connue en raison du destin de celui qui devint en 1932 l'écrivain Céline, auteur de *Voyage au bout de la nuit*, paraît des plus banales. Engagé volontaire pour trois ans au 12^e régiment de cuirassiers en septembre 1912 à Rambouillet, il se fait photographier à de nombreuses reprises, notamment en mai 1914 alors qu'il vient d'être nommé maréchal des logis. Sur cette photographie en pied, on voit Destouches poser en grande tenue (figure 1).

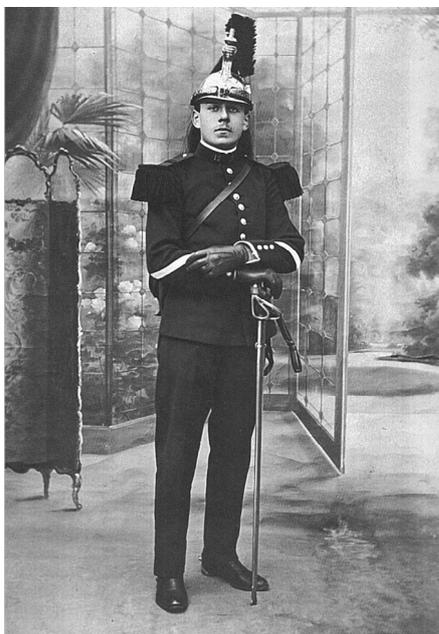


Figure 1. Céline en grande tenue de cuirassier (Collection particulière François Gibault, avec l'aimable autorisation de son propriétaire).

Le port est hiératique et le corps, gainé dans le pantalon et la tunique et mis en valeur par les épaulettes écarlates, paraît d'autant plus élancé qu'il porte le casque surmonté du cimier avec crinière et plumet. Les mains, placées sur le pommeau du sabre mis au fourreau, laissent voir, point essentiel, le large galon argenté cousu au bas des manches, insigne du grade nouvellement acquis et source de fierté. Le visage figé, sur lequel on devine un léger duvet, accentue encore l'impression d'artifice. Réalisée en studio, comme le suggère l'arrière-plan empli d'accessoires, cette photographie pour laquelle Destouches porte peut-être la tenue de satin dont il parle dans sa correspondance de guerre⁴⁹, contraste avec d'autres photographies prises à la caserne. L'une d'entre elles notamment, où l'on voit le cuirassier en tenue de corvée, le balai sur l'épaule, la cigarette aux lèvres, témoigne ainsi de sa distance ironique à l'égard des normes de genre.

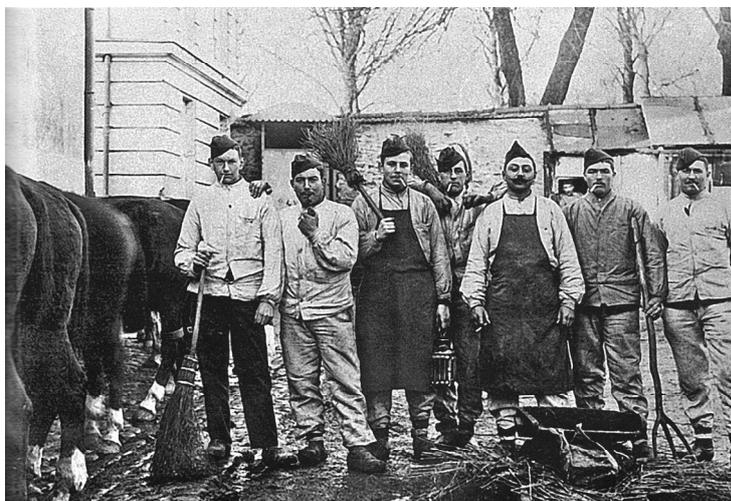


Figure 2. Le cavalier Louis-Ferdinand Destouches (3^e à gauche) en tenue de corvée au milieu des hommes de son escadron (caserne de Rambouillet, s.d.) (Collection Gibault Destouches/Fonds Louis-Ferdinand Céline/IMEC).

⁴⁹ Lettre de Destouches à ses parents (autour des 21-25 août 1914), in Céline 2009 : 104.

Cet exemple, qu'il faudrait étayer grâce à une étude plus systématique des photographies individuelles et collectives de soldats, met en évidence l'importance de la trace photographique pour qui veut comprendre le rôle de l'uniforme et de son esthétique parfaite dans la mise en scène d'une virilité exhibée au regard d'autrui.

Les innombrables articles de presse qui relatent, notamment à partir du dernier tiers du XIX^e siècle, la participation de l'armée à la vie de la cité sont une autre source pour qui veut comprendre le « prestige de l'uniforme ». Deux études précises ont été menées, dans la presse régionale française, qui révèlent l'ampleur de l'intérêt suscité chez les civils par tous les moments où l'armée se déploie dans l'espace urbain en grande tenue, notamment le 14 Juillet⁵⁰. Qu'elle soit progressiste comme *Le Petit Comtois* ou *L'Union Républicaine de la Haute-Saône* ou conservatrice comme *Le Nouvelliste*, la presse construit une image érotisée du corps militaire admiré, désiré peut-être – la « superbe allure », « l'attitude martiale », « l'ordre parfait » sont des expressions récurrentes sous la plume des journalistes –, qui façonne en creux une représentation des femmes conforme aux stéréotypes genrés dominants. Conquises, charmées, elles font partie de ces spectateurs que les articles décrivent captivés devant la polychromie des uniformes et la brillance des accessoires.

À l'évidence les affects prêtés à cette foule sont postulés par des journalistes-hommes qui forgent, au fil de leurs articles, une image idéalisée de la nation virile. À l'égard de l'autre sexe, ces sentiments sont vraisemblablement exagérés et leur description sert un discours à visée performative qui en dit davantage sur la puissance des injonctions genrées que sur leur degré exact d'intériorisation par les acteurs sociaux, toujours difficile à restituer avec justesse. Néanmoins, ces récits nous placent au cœur des processus de fascination et de séduction réciproques qui fondent la puissance du mythe militaro-viril à son apogée en 1914.

L'uniforme, en dépit de son apparente insignifiance, est bien un objet d'investigation pour les sciences sociales et pour l'histoire du

⁵⁰ Clerc 2006 ; Pingué 2007.

genre. Il fabrique une virilité idéale à laquelle les soldats tentent de se conformer. Résiste-t-il, de ce fait, aux atteintes portées à cet idéal par les guerres du XX^e siècle ? C'est ce que suggère cet ancien vétéran américain du second conflit mondial, Jesse Glenn Gray, quand il remarque :

Lorsque nous portons l'uniforme, presque toutes les femmes, pourvu qu'elles fussent vaguement séduisantes, exerçaient sur nous un attrait érotique. Pour leur part, des millions de femmes éprouvent une forte attirance sexuelle pour l'uniforme militaire [...]. Ce fait est aussi inexplicable que bien connu⁵¹.

Il faudrait un autre article pour tenter de répondre à cette question-là.

Bibliographie

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, 2006, « Massacres. Le corps et la guerre », in Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire du corps*, t. 3, *Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, p. 281-320.
- , 2008, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Le Seuil.
- , 2011, « La Grande Guerre et l'histoire de la virilité », in Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2, *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, p. 403-410.
- BARD Christine, 2010, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Le Seuil.
- CÉLINE Louis-Ferdinand, 2009, *Lettres*, édition établie par Henri Godard et Jean-Paul Louis, Paris, Gallimard.
- CLERC Élodie, 2006, « L'image du soldat dans *Le Petit Comtois* 1900-1914. Étude de l'opinion publique », mémoire de master 2 d'histoire contemporaine, Université de Besançon.
- COIGNET Jean Roch, 1968 [1^{re} éd. 1883], *Les cahiers du capitaine Coignet*, Paris, Hachette.
- CORBIN Alain, 1987, « Coulisées », in Michelle PERROT (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, p. 419-611.
- , 2011, « La virilité reconsidérée au prisme du naturalisme », in Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2, *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, p. 15-30.
- COULIER Docteur Paul-Jean, janvier 1858, *Hygiène du soldat. Expériences sur les étoffes qui servent à confectionner les vêtements militaires, considérés comme agents protecteurs contre la*

⁵¹ Gray 2012 : 107.

- chaleur et le froid*, Paris, J.-B. Baillière, extrait du *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux*, p. 122-138.
- DESCLAUX Pierre, 1911, *Conseils aux conscrits. "Tuyaux" d'un ancien aux bleus*, Paris, H. Malet.
- Dictionnaire militaire : encyclopédie des sciences militaires rédigée par un comité d'officiers de toutes armes*, 1894-1911, 3 vol., Paris, Berger-Levrault.
- GARNIER-LETEURRIE Docteur Théodore, 1845, *Hygiène militaire. De l'enseignement de l'hygiène dans les corps de troupe pour compléter l'instruction régimentaire du soldat*, Paris, Rignoux.
- GODINEAU Dominique, 2004, « De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 20, p. 43-69.
- GRAY Jesse Glenn, 2012 [1^{re} éd. 1959], *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Tallandier.
- HARTMANN Heinrich, 2011, *Der Volkskörper bei der Musterung. Militärstatistik und Demographie in Europa vor dem Ersten Weltkrieg*, Göttingen, Wallstein Verlag.
- HUSS Marie-Monique, 2000, *Histoires de famille. Cartes postales et culture de guerre*, Paris, Noesis.
- LAVERAN Docteur Alphonse, 1896, *Traité d'hygiène militaire*, Paris, G. Masson.
- LEMOINE Docteur Georges, 1911, *Traité d'hygiène militaire*, Paris, Masson et C^{ie}.
- LYNN John, 2008, *Women, Armies and Warfare in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Manuel du cavalier*, 1879, Paris, Librairie militaire de J. Dumaine.
- Manuel du soldat*, 1872, Paris, Ch. Tanera.
- MIHAELY Gil, 2005, « L'effacement de la cantinière ou la virilisation de l'armée française au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 30, p. 21-43.
- MORACHE Docteur Georges, 1873, « Hygiène militaire », *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 2^e série, t. VII, Paris, G. Masson et P. Asselin, p. 675-822.
- PELLEGRIN Nicole, 1989, *Les vêtements de la liberté. Abécédaire des pratiques vestimentaires françaises de 1780 à 1800*, Aix-en-Provence, Alinéa.
- , 1993, « Le vêtement comme fait social total », in Christophe CHARLE (dir.) *Histoire sociale, histoire globale ?* Paris, Éditions de la Fondation de la Maison des sciences de l'homme, p. 81-94.
- PERROT Philippe, 1981, *Les Dessus et les Dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Paris, Fayard.

- PINGUÉ Renaud, 2007, « Les Haut-Saônois de l'armée à la Belle Époque », mémoire de master 2 d'histoire contemporaine, Université de Besançon.
- QUICHERAT Jules-Étienne, 1875, *Histoire du costume en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}.
- ROCHE Daniel, 1989, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.
- ROYNETTE Odile, 2000, « Bons pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin.
- , 2003, « L'âge d'homme. Les représentations de la masculinité chez les médecins militaires au XIX^e siècle », in Jean-Pierre BARDET, Jean-Noël LUC, Isabelle ROBIN-ROMERO *et al.* (dir.), *Lorsque l'enfant grandit : entre dépendance et autonomie*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 281-290.
- , 2004, *Les mots des soldats*, Paris, Belin.
- STEINBERG Sylvie, 2001, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard.
- VAIDY Docteur François, 1818, « Hygiène militaire », *Dictionnaire des sciences médicales*, tome 23, Paris, C.L.F Panckoucke éditeur, p. 1-96.